

Le Limousin de Robert Margerit

André-Guy Couturier

*« Les aspects et les parfums de ce monde
me composent au long de la vie un cortège enchanté.
Exilé dans les villes, par eux je m'évade de mes chaînes,
je retrouve la vie naturelle, la vie du corps et de la terre. »*

Robert Margerit, *Nue et nu*

ROBERT MARGERIT n'est certes pas le seul écrivain du XX^e siècle à avoir choisi le Limousin comme cadre de ses fictions romanesques. À commencer, bien sûr, par son grand ami Georges-Emmanuel Clancier. Mais on est frappé, cependant, par la place de choix qu'occupent dans l'œuvre de ce corrèzien d'origine les paysages et bourgades de Haute-Vienne et, plus encore, peut-être, la ville de Limoges.

Rien de très surprenant néanmoins si l'on se rappelle qu'ayant quitté Brive, sa ville natale, à 17 ans, pour Limoges, Robert Margerit devait y résider quelques années avant de s'installer définitivement à Isle, dans la proche banlieue, et y finir ses jours en 1988. Élève de terminale au lycée Gay-Lussac, étudiant à l'École de Notariat de Limoges, puis journaliste au *Populaire du Centre*¹, et même pour un temps secrétaire de la Société Archéologique et Historique du Limousin, il eut donc tout le loisir de bien connaître ce bout de province et sa capitale régionale.

1. Où il entra comme rédacteur en 1930, puis dont il fut rédacteur en chef de 1948 à 1952 avant de se consacrer, presque à plein temps, à son œuvre littéraire.

De là sans doute l'idée bien naturelle d'en faire le décor et le théâtre de ses premiers romans et nouvelles à forte coloration autobiographique. Sa passion pour l'histoire locale, manifestée dans ses «Histoires de Limoges»², jouera aussi un rôle décisif dans le choix de faire de Limoges, avec Paris, les deux grands espaces de déploiement de cette Révolution qui fut son chant du cygne littéraire. Donc, et en dépit de quelques éclipses, du début à la fin de sa carrière d'écrivain, une présence forte du Limousin dans près de la moitié d'une œuvre romanesque par ailleurs dédiée principalement à Paris ou inscrite dans un espace géographique³ proche de sa région d'origine.

Cela nous a semblé mériter quelque attention, d'autant qu'à notre connaissance Robert Margerit n'a que fort parcimonieusement manifesté pour Limoges et pour le Limousin cet attachement que d'aucuns proclament avec tant de lyrisme pour leur petite patrie. Poussé, il faut bien le dire, par une réelle curiosité pour ce qui nous apparaissait comme étonnamment paradoxal, nous avons relu ses textes en quête d'une explication. Chemin faisant, nous nous sommes évidemment intéressé aux diverses modalités d'inscription fictionnelle de la ville de Limoges et de l'entité Limousin dans ses romans et nouvelles. Et si, à partir de là, nous avons essayé de mettre en évidence l'image – toute personnelle – que Robert Margerit nous en donne, nous nous sommes aussi interrogé sur ses motivations et son art de tirer de sa province matière à faire de la littérature. Avec évidemment l'espoir qu'en suivant ce fil limousin nous serions amenés à lever un peu plus le voile sur la secrète alchimie de son travail de création.

2. Publiées en feuilleton en 1937 et 38 dans le *Populaire du centre* et en 1941 dans *l'Appel du Centre*.

3. Périgord, Auvergne et Bordelais. Soit six romans sur treize.

Présence dans l'œuvre

Études
margeritiennes

Clairement identifiée par son toponyme, la ville de Limoges est fréquemment mentionnée dans les romans ou les nouvelles de Robert Margerit. Théâtre accessoire de quelques épisodes seulement dans *La Terre aux loups*⁴ et *L'Aventure de monsieur de Douhet*⁵, elle est souvent le lieu principal de l'action comme dans *La Révolution*⁶ (en alternance avec Paris), *Un Soir à Limoges*⁷, *Un Drame historique*⁸ et *Le Vin des vendangeurs*⁹. De même peut-on considérer que – du moins dans l'esprit de l'auteur car il n'en est pas fait mention – c'est encore principalement à Limoges que sont censés se dérouler les événements qui constituent la matière romanesque de *Nue et nu*¹⁰. En effet, bien que Robert Margerit brouille les pistes, divers indices, disséminés tout au long du texte, accréditent fortement l'hypothèse que c'est Limoges qu'il avait en tête lorsqu'il écrivit son premier roman publié¹¹. Peut-être aussi pour *La Femme forte*¹², cette histoire qui a pour cadre un grand quotidien régional du « centre » de la France dont le narrateur nous apprend (p. 31) que « sa zone de diffusion, limitée, aux quatre points cardinaux, par celle des journaux de Limoges, de Toulouse, de Bordeaux et de Lyon, ne pouvait s'étendre »¹³. Enfin, mentionnée seulement

4. *La Terre aux loups*, Phébus - 1986 ; édition de référence pour la pagination.

5. *L'Aventure de monsieur de Douhet*, nouvelle écrite en 1937 - 38, publiée dans *Le cabriolet volant*, Éfip-Isle - 2002.

6. *La Révolution*, (4 tomes), Phébus, 1989 ; édition de référence pour la pagination.

7. *Un Soir à Limoges*, nouvelle publiée dans *Le cabriolet volant*.

8. *Un Drame historique*, nouvelle (1946) ; in *Le cabriolet volant*.

9. *Le Vin des vendangeurs*, Editions Colbert (1946) ; édition de référence pour la pagination.

10. *Nue et nu*, Le Grenier (1936) ; édition de référence pour la pagination.

11. En l'occurrence, les allusions aux fours à porcelaine, à la Foire-Exposition, au café de L'Univers, à l'église du Sacré-Cœur et à l'avenue de la Gare.

12. *La Femme forte*, Gallimard (1953) ; édition de référence pour la pagination.

13. À quelle ville pense Robert Margerit qui ne fournit aucune clé vraiment explicite ? Sans doute ne souhaitait-il pas que l'on puisse faire trop vite un rapprochement avec le journal auquel il collaborait.

pour sa proximité géographique, la ville de Limoges participe malgré tout de l'économie narrative de *Mont-Dragon*¹⁴ et de *La haine*¹⁵ dans la mesure où elle confère à ces deux récits un ancrage spatio-temporel qui est celui de l'Occupation et des maquis limousins. Où il apparaît donc qu'en concurrence avec Paris (*Phénix, La Malaquaise*, plus cinq à six nouvelles) et Bordeaux¹⁶ (*Le Dieu nu, Les Amants*), Limoges figure en très bonne place au casting des lieux margeritiens.

Limoges, mais aussi le Limousin dans la mesure même où, déjà, dans ces romans urbains que sont *La Révolution* et *Le Vin des vendangeurs*, l'écrivain choisit souvent de mettre ses personnages au vert. Ainsi, que ce soit pour aller se baigner, faire une partie de campagne entre amis ou en amoureux, ou encore se rendre à une résidence secondaire etc., on sort fréquemment de la ville. Belle occasion pour Robert Margerit de faire apprécier à son lecteur les charmes d'une nature prodigue en émotions d'ordre à la fois esthétique et sensoriel. Un Limousin qui l'inspire d'ailleurs à ce point qu'il en a fait le cadre d'élection de *Mont-Dragon* et de nombreuses nouvelles telles que : *Vacances, La Maison du champ de foire, La belle époque, La Nuit du 12, L'Aventure de monsieur de Douhet*¹⁷... À quoi l'on peut aussi raisonnablement ajouter le site géographique de *La Terre aux loups*, cette grande propriété située sur la commune de Saint-Pierre de Frugie, au nord-est du département de la Dordogne¹⁸, mais à seulement

14. *Mont-Dragon*, Editions Colbert, 1944 : édition de référence pour la pagination.

15. *La Haine* (nouvelle - 1944-45) in *Le Cabriolet volant*.

16. Dans les deux romans, seule figure l'initiale «B...». Divers indices inciteraient pourtant à pencher du côté de cette hypothèse : un grand port, «les Quinconces»... encore qu'à Bordeaux il n'y ait pas plus de pont Alexandre III que de «Jardin d'acclimatation». Alors, mélange de Bordeaux et Paris ? Robert Margerit nous «promène» !

17. Nouvelles à découvrir dans *Le Cabriolet volant*.

18. Mais à deux pas de celui de la Haute-Vienne.

une journée de cheval de Limoges et d'où l'on aperçoit très bien la tour de Châlus¹⁹.

Au total, donc, une œuvre qui fait la part très belle à une ville et à une région qui étaient assurément fort familières à l'écrivain pour ne pas dire, a priori, très chères à son cœur. Au point que même *L'Île des Perroquets*²⁰, pourtant roman de piraterie dont presque toute l'action se déroule dans les Caraïbes, ne va pas sans débiter, par le plus heureux des hasards évidemment, en ce Limousin dont est originaire un héros malheureux contraint à la fuite et à l'exil.

Avant que d'aborder l'intéressante question des modalités de traitement de cette matière Limousin ainsi que la nature et le degré d'investissement affectif de Robert Margerit, nous croyons utile de conclure ce premier point par un rapide recensement des procédés qu'il a utilisés pour conférer à ses textes leur identité limousine.

Le plus simple, c'est évidemment la toponymie réaliste avec importation dans la fiction de noms de lieux authentiques : en plus de Limoges, de nombreux noms de petites villes ou bourgades sont cités, notamment dans *Mont-Dragon* et *Le Vin des vendangeurs* : Ambazac, Saint-Laurent-les-Églises, La Souterraine, Bussière-Galant, Châlus et surtout Aix-sur-Vienne qui revient fort souvent. À défaut d'un nom précis, l'adjectif ou le substantif « limousin » suffisent pour référer sans ambiguïté à la région du même nom.

19. Ce que n'hésite d'ailleurs pas à faire Georges-Emmanuel Clancier lorsqu'il écrit : « Le principal (personnage) d'entre eux est, sans nul doute, le lieu lui-même, scène de la tragédie, ce domaine de Lern en Limousin, cette Terre aux Loups qui cerne de ses forêts... la gentilhommière dont Lucien de Montalbert relève les ruines.. » (Préface à l'édition Phébus 1986). Dans le fait divers qui a inspiré le roman, il s'agit du château de Montcigoux situé sur la commune de Saint-Pierre-de-Frugie, à un kilomètre à vol d'oiseau de la gare de Bussière-Galant qui, elle, est en Haute-Vienne.

20. *L'Île des Perroquets* (La Pyramide - 1942).

Plus indirecte, mais très parlante pour les lecteurs locaux, l'identification de l'aire géographique concernée se fait souvent par le biais du nom des rivières mentionnées: la Vienne, le Taurion, l'Aurence, la Triousonne, etc. ou bien par des noms de rues lorsqu'il s'agit d'une ville. Ainsi, à défaut d'une indication explicite, la mention seule de la rue des Arènes et de la rue Monte-à-Regret suffit-elle pour situer dans un quartier de Limoges²¹ l'action de la nouvelle *Un Drame historique*. Ce peut être aussi la distribution tout au long du récit de divers indices dont l'addition fait sens comme nous l'avons déjà signalé à propos de *Nue et nu*: noms de rues, d'églises, de restaurants...

S'agissant de l'entité «Limousin» proprement dite, qu'elle soit explicitement nommée ou non, son identité lui est conférée par l'usage de marqueurs de différente nature et étendue. Tantôt de l'ordre du détail significatif, comme par exemple la mention d'essences végétales ou de champignons emblématiques (châtaigniers, chênes, fougères, bruyères, cèpes, girolles...), de spécialités culinaires (clafoutis aux cerises, flaugarde...), ou encore l'instillation dans le texte de mots du parler ou du patois local (commis, coudert, barrou, belou bé, villau...). Tantôt prenant la forme de plus longs développements consacrés à l'évocation de paysages naturels ou transformés, en conformité avec la géographie physique et humaine de la région. À cet égard, les multiples descriptions – de nature ou d'espaces habités – dont se parent les textes de Robert Margerit, en sus de leurs fonctions narrative et esthétique, jouent à plein ce rôle d'attestation et de caractérisation identitaire.

21. Il va de soi que l'on ne confond pas les textes de fiction avec les écrits non fictionnels (fait divers, reportage, document géographique, etc.). Dans un roman, tous les lieux sont imaginaires quand bien même le nom que leur donne l'auteur a son correspondant dans la réalité. C'est aussi cela l'illusion référentielle!

Quelle image de Limoges ?

Études
margeritiennes

C'est dans *Le Vin des vendangeurs* et *La Révolution* que la ville de Limoges est le plus présente et représentée. Aussi avons-nous choisi de nous en tenir essentiellement à ces deux romans, ainsi qu'à un chapitre de *La Terre aux loups*, qui ont l'avantage d'en offrir une vision très significative mais en même temps notablement différente.

Roman de formation, *Le Vin des vendangeurs* raconte notamment deux ans de la vie lycéenne puis estudiantine d'un petit groupe de jeunes gens (les deux héros et quatre condisciples) issus de la bourgeoisie locale. Habitant encore chez leurs parents, les six garçons se déplacent beaucoup dans la ville soit pour aller au lycée ou à la faculté²², soit pour des activités de loisir, soit encore pour se retrouver entre amis ou rejoindre l'élue de leur cœur. Entre les lieux où ils vont et les lieux par où ils passent (et repassent), le roman dresse un véritable catalogue de noms de rues, édifices et établissements divers qui cartographie avec une très grande précision – et en totale conformité avec le réel – l'espace de déploiement du récit : places de la Mothe, de la République, d'Aine, Denis-Dussoubs... ; rues du Clocher, des Combes, Ferrerie, Jean-Jaurès... ; bibliothèque municipale, Lycée Gay-Lussac, Archives, Hôtel de ville, Cirque-Théâtre... ; églises Saint-Pierre, Saint-Michel ; magasin des Nouvelles-Galeries ; hôtel Le Central, café de L'Univers... ; Écoles d'Art Décoratif, de Droit, de Notariat etc. Y compris la maison close de la rue Prépapaud²³ !

Un recensement exhaustif ferait apparaître que le Limoges ainsi représenté se limite au cœur historique, administratif et culturel de la ville telle que Robert Margerit pouvait la voir dans les années trente de sa jeunesse. En

22. L'action se situant dans les années trente à Limoges, en fait, il n'est pas question encore de « facultés » mais « d'écoles » de droit, de médecine, de notariat. Pour le reste des disciplines universitaires, il fallait aller à Poitiers.

23. Cette rue existe toujours mais elle est devenue la rue Charles Baudelaire.

effet, si tous les lieux mentionnés correspondent bien à des lieux réels, on est frappé par tout ce qui est ignoré : quartiers périphériques, faubourgs... D'autre part, ce centre lui-même, dont les rues sont juste nommées mais presque jamais décrites, semble réduit à l'abstraction d'un plan. Aucun pittoresque donc mais un simple balisage des itinéraires empruntés par les personnages. Ce qui laisse à penser que, dans ce roman très autobiographique, l'écrivain valorise plutôt le souvenir (revisité et enjolivé) des moments forts de sa jeunesse que le cadre, usé et banalisé par la répétition de ses déambulations quotidiennes d'autrefois.

De la même façon, on n'en sait guère plus des espaces fréquentés par les protagonistes du roman. Lycée, École de Droit, École des Arts Décoratifs, Cirque-théâtre, Tennis Club, cafés, restaurants, etc. sont eux aussi non décrits mais simplement mentionnés en tant que lieux supports de tel ou tel épisode du roman. Assurant l'ancrage réaliste de la fiction (elle-même très proche du vécu de l'auteur), ils n'ont pas de fonction narrative particulière excepté peut-être de connoter un certain milieu : celui d'une bourgeoisie étudiante éprise d'art et de culture, qui invente son avenir mais tourne en rond dans l'univers étriqué d'une ville moyenne de province²⁴. Deux exceptions pourtant à ce silence documentaire : l'évocation très détaillée des locaux assez misérables de la S.B.A.L.²⁵ et des non moins poussiéreuses Archives Départementales de la rue des Combes. C'est vraisemblablement parce qu'il s'agit de lieux qui ont beaucoup compté pour Robert Margerit

24. Voici ce que Robert Margerit nous confie dans la notice bio-bibliographique qu'il a établie sans doute en 1950 : «Après 16 ans, philosophie et études de notariat à Limoges où j'habite chez ma sœur... Existence très mondaine et très sportive. Tennis, natation, auto, cheval, chasse, escrime. Beaucoup de danse. Snobisme. Aventures mondaines (genre assez Casanova parfois)».

25. Société des Beaux Arts de Limoges, «au carrefour de la rue Turgot et de la rue Adrien-Dubouché».

dans sa jeunesse (apprentissage du dessin d'un côté et recherches historiques de l'autre) et dont le souvenir est si vivace qu'il prend visiblement un plaisir extrême à nous faire partager, à travers celles de ses deux héros Sylvain Lazare et Philippe Mora, ses émotions de *la première fois*²⁶.

Cela dit, et pour être complet, il convient de souligner que le texte du roman est çà et là ponctué de jolies peintures de la ville sans aucune fonction documentaire. Purement décoratives alors ? On pourrait le penser a priori et mettre ces petites récréations esthétiques sur le compte du peintre toujours plus ou moins en embuscade derrière l'écrivain. En réalité, Robert Margerit, qui comme bien d'autres romanciers avant lui pratique ce que l'on appelle le « réalisme subjectif », ne décrit dans ces cas-là le paysage extérieur que pour mieux nous renseigner par métaphore sur l'état de l'âme de ses personnages. On relèvera au passage qu'il s'agit presque toujours d'évocations d'atmosphère à point de départ météorologique, l'écrivain partageant ici avec son grand modèle en littérature, Marcel Proust, une extrême sensibilité au temps qu'il fait et aux variations climatiques liées aux changements de saison²⁷. En voici quelques exemples empruntés au *Vin des vendangeurs*:

«... il pensait à Edmée et ne pouvait s'en empêcher. Une faim sournoise, exigeante et lourde bougeait en lui...
Son dîner expédié, que faire ? ...Il descendit lentement les escaliers de la place, entra au square de l'Hôtel de ville. Là, devant, avec Meillan, il l'avait croisée un jour... Drapé dans son imperméable, il s'assit sur un banc humide encore de pluie, et sortant un memento de Philosophie, s'efforça de potasser. Le jardinet était vide

26. Parce que ces établissements étaient sans doute aussi moins connus de son lectorat local dont il satisfaisait ainsi une possible curiosité. N'oublions pas que Robert Margerit était journaliste.

27. Cette sensibilité au temps qu'il fait semble même être devenue une véritable obsession chez Robert Margerit qui, sur la fin de sa vie, en fait état quasi quotidiennement dans son journal intime. Voir sur ce sujet le très intéressant article de Claire Sénomaud dans le *Cahier Robert Margerit* n° VII : « Variable avec éclaiçies ».

à cause du mauvais temps. La fontaine monumentale produisait par ses événements le seul bruit qui, avec quelques rares passages d'autos ou de trams, troublât le silence. Un soir endormi dans le coton sale des nuages ; il réverbérait mélancoliquement sa tristesse au miroir de l'asphalte encore mouillé ». (*Le Vin des vendangeurs* p. 114)²⁸

« Qu'il faisait beau, le lendemain matin, quand Philippe sortit du cours de Droit civil ! La vieille place de l'Ancienne Préfecture frémissait comme un mirage. Blond, blond partout, avec une poudre de bleu. Un air léger, un ciel impondérable et sans fond. Une écharpe de pigeons s'enroulait autour de la flèche de Saint-Michel. Personne ne se doutait qu'un jour irremplaçable se défaisait molécule à molécule. Philippe se demandait pourquoi il trouvait tout si beau, et pourquoi il se sentait si heureux. Ce n'était pas la première fois qu'il passait la nuit avec une femme ». (*Le Vin des vendangeurs* p. 315)

« Quelques jours après le départ de Sylvain pour Saint-Palais, Philippe Mora, dans une des nombreuses courses exténuantes qu'il faisait, tous les jours, d'un bout à l'autre de Limoges, avait rencontré sur la place Denis-Dussoubs le Sinanthrope. La ville était sèche comme un coup de trique. La place rayonnait de tous ses pavés une chaleur de four. Dans la perspective descendante on n'apercevait le champ de Juillet qu'à travers une vibration de l'air au-dessus de l'asphalte. Meillan paraissait aussi écrasé que les trams jaunes et verts qui, toutes glaces baissées, se traînaient en cahotant : bruyantes étuves à roulettes ». (*Le Vin des vendangeurs* p. 169)

Enfin, dans ce roman qui met en scène des figures de peintres (Léomont et Lazare), il est, parfois, des descriptions de la ville qui sont présentées comme une information sur les goûts ou les questionnements du personnage dans le domaine pictural. Si la règle du jeu romanesque nous

28. *Le Vin des vendangeurs*, Editions Colbert-1946.

incite à prendre pour argent comptant ce qui est ainsi signifié, rien ne nous empêche toutefois d'imaginer que Robert Margerit met à profit – voire suscite – cette occasion pour nous livrer quelque confiance sur ses propres inclinations en la matière.

Illustration :

« Un sourire amusé joua sur les lèvres du jeune peintre tandis qu'il regardait les deux camarades si dissemblables gravir l'escalier de la rue Saint-Martial. Celle-ci était pleine de gens qui, au pas lent des dimanches, remontaient de la messe « chic » à Saint-Pierre-du-Queyrois, ou de l'apéritif à l'Univers. Une écaillère installée dans une guérite clayonnée criait : « La belle Marennes ». Parmi les nacres et les vert-de-gris de son étal, des citrons éclataient d'un jaune acide qui charmait l'œil de Léomont. Ce mouvement des rues avec les devantures bariolées parmi des fonds grisâtres sous ce ciel voilé, cette vie fourmillante de tons mêlés qui se dispersent ou se condensent et toujours se composent à merveille autour des taches virulentes des enseignes et des affiches, c'est ce qu'il aimait voir et peindre. Ce matin, sous ce soleil presque printanier au cœur de l'hiver, il trouvait à ce spectacle une saveur plus caractérisée dans ses effets, quoique vague dans son essence : une promesse et une certitude à la fois ». (*Le Vin des vendangeurs* p. 15)

Au total, une utilisation assez neutre de l'image de la ville qui fournit à l'écrivain un cadre tout prêt pour l'action de son roman mais qui ne joue pas un rôle déterminant par rapport à l'intrigue ni non plus dans le destin des personnages. D'où cette impression – aspect autobiographique mis à part – que nombre d'autres villes de province auraient tout aussi bien pu faire l'affaire. C'est que Robert Margerit n'a pas retenu l'hypothèse d'un Limoges emblématique, genre par exemple Limoges-ville-rouge-ouvrière comme l'a fait son ami Clancier dans *Le Pain*

noir, qui eût évidemment donné lieu à une histoire bien différente de celle contée dans *Le Vin des vendangeurs*. De toute évidence, dans ce roman de formation très proustien, ce qui l'emporte, c'est donc moins les valeurs thématique et symbolique des lieux que le rappel nostalgique des très riches heures d'une jeunesse à jamais enfuie. « Dire que je ne regrette pas la place de la République de nos vingt ans, à mes amis et à moi, serait inexact. Mais ce sont, plus exactement, nos vingt ans que je regrette²⁹ ». Cette confiance de l'écrivain, faite bien des années plus tard dans *le Populaire du Centre*, nous semble d'ailleurs en porter l'intéressant témoignage.

Avec *La Révolution*, la motivation et le projet sont d'une autre nature. En effet, en 1957, Robert Margerit, plus ou moins à court d'inspiration après une période de grande fécondité littéraire et apparemment lassé du romanesque, va se tourner vers l'Histoire plus conforme à sa sensibilité du moment³⁰. C'est ainsi qu'il se lance dans cette étrange entreprise de faire revivre toute une époque historique avec ses grands événements et ses principales figures. Il faut dire que depuis qu'il en a découvert les retombées et manifestations à Limoges et en Limousin du temps où il était encore étudiant³¹, l'écrivain est littéralement habité par la Révolution de 1789. Rien d'étonnant donc à ce que cette somme historico-romanesque qui veut rendre compte aussi bien de ce qui se passait en province qu'à Paris fasse une large place à Limoges. Ne serait-ce que par opportunisme documentaire comme le reconnaît Robert Margerit dans son *Journal de la Révolution*³²:

29. In *Le Populaire du centre* du 2 octobre 1963.

30. « Je voudrais m'appliquer à faire une chose conforme à la réalité. Ce n'est plus d'inventer que j'ai envie. La comblante satisfaction de l'exactitude! » (23-12-1957) in Robert Margerit, *Le journal de la Révolution* - Lavauzelle 2001.

31. Ceci à l'occasion de recherches faites, en 1930, aux Archives Départementales pour des généalogistes parisiens.

32. *Op.cit.* p. 12

«En tout cas, il conviendrait encore de débiter à Limoges. C'est en province que se sont formés les futurs grands hommes de la Révolution. En vérité, un roman de cette sorte devrait peut-être commencer à Vizille puisque la toute première assemblée prérévolutionnaire se tint là. Mais la documentation me fait défaut. La seule province dont je connaisse l'histoire assez minutieusement pour pouvoir la vivre plume en main, c'est la généralité de Limoges. Cette histoire, j'ai mis vingt ans à la posséder. S'il me fallait aujourd'hui apprendre celle du Dauphiné !».

Si l'on ajoute à cela que l'écrivain a également écrit une Histoire de Limoges publiée en feuilleton dans *Le Populaire du centre* (1937) et *L'Appel du Centre* (sous l'Occupation), on comprendra que, fort d'une étonnante érudition sur le sujet de la ville d'autrefois, il s'en donne à cœur joie dans la reconstitution historique. C'est, certes, la loi du genre, mais indéniablement Robert Margerit y prend un plaisir extrême, lui qui a toujours préféré le Limoges d'antan au Limoges contemporain: «Ce que j'aime le plus dans Limoges, ce n'est pas la ville moderne en train de se créer; c'est au contraire, ce qu'elle garde de la figure ancienne³³». Aussi, autant donc pour vivre lui-même l'enchantement du voyage dans le passé que pour satisfaire la curiosité des lecteurs, multiplie-t-il les occasions de donner à voir la ville du XVIII^e siècle. À titre d'illustration, nous avons retenu, parmi bien d'autres, trois évocations particulièrement réussies:

— vue cavalière sur l'ensemble de la ville, depuis les hauteurs d'Isle³⁴ où l'avocat Claude Mounier et son épouse, Lise Dupré, ont passé le dimanche:

33. In *Le Populaire du centre* du 2 octobre 1963.

34. Commune de résidence de l'écrivain qui habitait le hameau de Thias. Il y a situé les résidences de campagne de certains des protagonistes limousins de *La Révolution*. Notamment celle de Léonarde Dumay (épouse Montégut) dont le *Journal de La révolution* nous apprend qu'il s'agissait de la maison même des beaux-parents de l'auteur! «Léonarde et Jean-Baptiste ont vécu dans cette maison. C'est très certainement dans leur chambre que je couche. Comme mes beaux-parents quand ils habitaient Limoges, les Montégut venaient ici le dimanche et y passaient l'été». Voir le *Journal* pour plus de détails p. 24-25-26.

« Le père Sage modéra ses chevaux car on atteignait l'entrée de la grande descente. On apercevait de loin, sur la droite, Limoges rassemblé dans sa cuvette bleuâtre. Sommant la partie haute de la ville — le « Château » — Saint-Michel retenait sur ses quatre clochetons, sur sa flèche de pierre et sa boule vert-de-grisée, une lueur pourpre. Plus bas, déjà noyés d'ombre, au bord de la Vienne, la « Cité », le Naveix étaient ensevelis dans une coulée cotonneuse d'où émergeait seule la tour de la cathédrale. La voiture laissa sur la gauche le chemin descendant aux Courrières: propriété de Mgr Turgot durant les années qu'il avait passées à Limoges comme intendant de la généralité. Dès lors, on roula d'un trot régulier entre les premiers clos de la banlieue avec leurs haies vives, leurs palissades ou leurs murettes en pierres sèches...

Ils arrivaient au couvent des Carmes. Le père Sage prit au-dessous de la promenade élevée en remblai par l'intendant d'Orsay sur les ruines des arènes romaines, puis ils longèrent le cimetière des Pénitents gris. Dévalant entre les prés et les jardins, car la campagne pénétrait ici jusqu'à l'ancienne ceinture de la ville, ils se trouvèrent bientôt chez eux³⁵ ». (p. 69-70)

— petit tour dans cette partie centrale de la ville devenue, de nos jours, la place de la République :

« Claude, ayant aidé sa femme à mettre pied à terre, réglait le voiturier, lorsqu'un homme passa près d'eux... Claude ouvrit la porte de la maison et s'effaça pour laisser entrer Lise cependant que l'étranger se retournait, une seconde. Puis d'une allure hâtive, il descendit la rue. Au bas, sans hésiter sur son chemin, il contourna les bâtiments massifs et sombres de la Monnaie, pour gagner la Terrasse. Là, presque en face de l'hôtel Naurissane, s'élevait, surplombant le boulevard et la pépinière, un groupe confus de bâtisses qui

35. C'est-à-dire place Dauphine, aujourd'hui place Denis-Dussoubs.

s'épaulaient les unes les autres. Elles formaient une masse entaillée non point par des rues mais plutôt par de brefs espaces tantôt très étroits, tantôt larges, toujours irréguliers. Les façades lépreuses donnaient d'un côté sur le ruisseau d'Enjoumart coulant à ciel ouvert derrière la Monnaie dont il emportait les détritits, d'autre part sur le petit cimetière Saint-Martial attendant à l'antique abbaye. L'homme au manteau s'engagea délibérément dans ce dédale à peu près obscur à cette heure...». (p. 71)

— résurrection de ce qui fut autrefois le port au bois du Naveix :

« Il alla au *Tonneau du Naveix*, mais en retard. C'était - au-dessous de la cathédrale, de l'abbaye de la Règle et du quartier appelé l'Abbessaille qui descendait abruptement jusqu'au bord de la Vienne - une auberge du port au bois, lequel gardait du Moyen Age son nom bas latin : naveix, métamorphose de *navigium*. La bâtisse, fort vieille, en torchis croisillonné de poutrelles, faisait face à la grève cahoteuse, creusée d'ornières par les charrois. Sur sa légère pente on tirait les troncs descendus au fil du courant, arrêtés un peu en aval par les ramiers dont les chèvres, énormes poutres plantées en forme d'X dans le lit de la rivière, émergeaient aux trois quarts. Allongeant côte à côte leurs billes luisantes comme des dos d'animaux marins, des trains attendaient encore là le lancis - à la fois pique et crochet- des flotteurs... Le clapotis agitait au bord de la grève, sur la lèvre d'eau, une moustache rousse formée de fibres et de débris d'écorce. Le bois en piles, entier ou déjà débité par les scieurs de long, dressait de claires murailles au-dessus desquelles on apercevait, en aval des ramiers, le pont Saint-Étienne arquant ses reins moussus, capables encore de supporter deux fois la semaine le poids de la diligence de Lyon. En face, sur l'autre rive, au-delà des iris et des plantes d'eau calme, la campagne montait en pentes rondes, partagées entre les pâturages, les champs, les vignes. Quelques toits de fermes piquetaient de rose et de brun la verdure jaunissante ». (p. 38-39)

Une peinture beaucoup plus pittoresque et documentaire donc dans *La Révolution* que dans *Le vin...* car le projet d'écriture du roman historique est évidemment tout différent. On est frappé toutefois de constater que l'espace où se joue l'action romanesque est sensiblement le même. En l'occurrence, ce noyau historique que constituaient les deux pôles anciens de la ville : « la Cité » et « le Château », c'est-à-dire la ville basse, autrefois sous l'autorité épiscopale, et la ville haute, domaine de juridiction du vicomte de Limoges et des abbés de Saint-Martial.

Tout comme dans *La Terre aux loups* d'ailleurs où, le colonel de Montalbert étant assigné à résidence à Limoges après la défaite de Waterloo, la dizaine de pages qui ont pour cadre la capitale limousine nous transportent dans les mêmes lieux – et quasiment à la même époque – que le roman dédié à la période révolutionnaire : rues des Combes et du Consulat ; places Dauphine, Royale et des Barres ; quartiers de la cathédrale et des bords de Vienne... Avec toutefois deux variantes originales³⁶ : « l'esplanade »³⁷ et la « Comédie »³⁸ qui font l'une et l'autre l'objet d'une intéressante évocation.

Ainsi Robert Margerit nous raconte-t-il que pour tuer le temps, les après-midi, au début de sa quarantaine, Montalbert

« ... descendait alors arpenter l'esplanade dont, le soir de son arrivée, il avait aperçu, depuis la place Dauphine, les jeunes frondaïsons. Elle se trouvait hors de la ville, au milieu de jardins maraîchers et de prairies où paissaient des vaches. Sa double bordure d'arbres la

36. Quoique publiées à des dates bien différentes, les deux œuvres sont assez contemporaines quant à leur écriture. Ainsi, le temps d'invention et de rédaction de *La Terre aux loups* court sur les années 1953/1958 ; celui de *La Révolution* sur les années 1956/1963.

37. L'actuel « Champ de Juillet ».

38. Théâtre de l'époque dont il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir avec la « place de l'Ancienne Comédie », au centre de la ville.

séparait seule de la campagne environnante. Des compagnies de la 84^e Légion, en formation, venaient y faire l'exercice...³⁹»

Quelque temps plus tard, sa concubine parisienne l'ayant rejoint, ils se rendent à la « Comédie » :

« Une fois, entraînés par la curiosité de la jeune femme, ils allèrent au spectacle, après le souper, à sept heures. C'était tout près de la rue des Combes, où se trouvait l'hôtel de la Biche. On traversait la minuscule place des Barres, simple patte-d'oeie entre des maisons de torchis... Puis, par une pente extrêmement abrupte, on montait vers une des anciennes entrées de Limoges : le portail Imbert, à présent simple porche réunissant deux habitations, mais qui conservait les corbeaux de sa bretèche. Sitôt franchi cette épaisse voûte, on tournait à gauche pour prendre la rue de la Comédie.

La salle était vieille et trop petite pour une cité de quinze mille habitants. Des acteurs ambulants y donnaient un mélodrame. Le lustre, les chandelles alignées en rampe derrière leurs réflecteurs de tôle, ajoutaient leur chaleur à la touffeur de l'atmosphère...⁴⁰ ».

On notera au passage que si l'écrivain prend un plaisir évident à faire revivre le passé, en bon romancier, il fait en sorte que ces évocations soient dramatiquement motivées : longues journées d'ennui pour un militaire désœuvré dans le premier cas et, dans le second, sortie publique funeste pour le couple illégitime puisque, après cette soirée, Montalbert sera obligé, par une hiérarchie fort soucieuse encore du respect des convenances, de se séparer de Violette.

Que conclure de tout cela ?

Lieu d'élection d'un grand nombre de fictions margeritiennes⁴¹, Limoges n'a évidemment pas été choisie

39. *La Terre aux loups*, p. 142, Phébus (1986).

40. *Op. cit.*

41. Comme indiqué dans la première partie de cette étude.

par hasard. Très familière à l'écrivain, qui y a résidé pendant les plus belles années de sa jeunesse et qui s'y rendra presque quotidiennement encore aussi longtemps que dureront ses activités de journaliste, la ville fait intimement partie de son univers mental. Imprégnation affective donc mais aussi culturelle puisqu'il en a écrit très tôt une histoire⁴² qui semble avoir littéralement hanté sa mémoire sa vie durant. En témoignent ces propos de Georges-Emmanuel Clancier : « Ensemble, nous refaisions le monde, mais son goût pour le passé me surprenait. Il l'évoquait de manière vivante d'ailleurs, appelant entre autres de nombreuses rues et places de Limoges par leurs anciens noms royaux. Il était habité d'une vision romanesque envoûtante appartenant à un autre temps⁴³ ».

Il est indéniable en effet que Robert Margerit préfère la ville du passé, en particulier celle de l'Ancien Régime et d'avant l'ère industrielle, qu'il ressuscite avec une passion historique fervente et jubilatoire chaque fois que le roman ou la nouvelle qu'il écrit lui en fournit le prétexte (c'est souvent aussi l'inverse!). Il ne s'en cache pas d'ailleurs, soit qu'il en fasse la confidence directe⁴⁴ : « Ce que j'aime le plus dans Limoges, ce n'est pas la ville moderne en train de se créer ; c'est au contraire ce qu'elle garde de sa figure ancienne. » ; soit qu'il le fasse par le truchement de tel ou tel de ses personnages. Comme ici, par exemple⁴⁵, avec Philippe Mora qui a une tendresse très particulière pour la Place de La République :

« ... faisant des yeux le tour de la place, il trouvait quelque charme à voir ce terrain nu dans ce rectangle de constructions grises. Le théâtre, très sombre, lui convenait avec son perron plat, ses fenêtres cintrées, sa corniche en balustrade. Même les petits cafés d'aspect si mort

42. Publiée en feuilleton de 1937 à 1941 dans son quotidien local.

43. In entretien avec Danielle Dordet - *Cahiers Robert Margerit* n°3 (1999) p. 9.

44. Interview donnée au *Populaire du Centre* (2 octobre 1963).

45. L'un de ses deux « doubles » dans *Le Vin des vendangeurs*.

n'étaient pas sans toucher quelque chose en lui. " Ces vieilles bicoques Louis-philippardes!" Il ne les voyait pas dans le présent, mais dans le passé. Ce passé faisait vibrer une fibre de son cœur...⁴⁶ ».

Mais alors, n'aimerait-il pas la ville qui lui est contemporaine? Il semble bien qu'elle ne l'emballait pas plus que cela et l'image qui en est donnée, dans *Le Vin des vendangeurs* en particulier, n'est pas des plus flatteuses: c'est celle d'une ville grise, où la pluie est « si commune » (p. 29) et dont la gare (totalement réinventée d'ailleurs !) est « une sale petite gare de briques enfumées »⁴⁷. Rien d'étonnant donc à ce que les personnages principaux du roman s'empressent de la quitter après leur baccalauréat⁴⁸; et ce ne sont évidemment pas les usines de chaussures et de porcelaine de l'époque qui pouvaient retenir cette petite bande de jeunes intellectuels provinciaux fascinés par la capitale. Robert Margerit a été de ceux-là et comme bien d'autres il a dû rêver d'un ailleurs parisien autrement fascinant. Ce qui est sûr en tout cas, car il l'a dit à plusieurs reprises, c'est que la ville où il vécut les plus beaux moments de sa jeunesse en est indissociable et secrètement auréolée. Et cette fois encore, c'est à l'un de ses personnages que nous en demanderons l'aveu — et pourquoi pas la confirmation — par le biais de ce petit dialogue emprunté au *Vin des vendangeurs*:

- Vous n'aimez pas Limoges? fit M. Dillon.
- Je ne sais pas. Ça m'est égal.
- Oui? Moi je pense assez souvent à cet endroit, à ce coin de façades grises, à ces devantures, à ces vues sur les boulevards... J'ai eu vingt ans ici... Je vous parais

46. *Le Vin des vendangeurs*, Editions Colbert, 1946, p. 64-65.

47. Cf aussi *Phénix*, Table ronde (1946): « À cinq heures, après avoir fait une fugue en Creuse, il entra dans les tristes faubourgs de Limoges, empanachés de fumée ».

48. Il est vrai que dans la période où se situe le roman — c'est-à-dire les années trente de la jeunesse de l'auteur — Limoges n'était pas encore ville universitaire! Néanmoins, Robert Margerit y a quand même pu faire son notariat.

idiot, dit M. Dillon. C'est un sentiment naturel à mon âge d'aimer d'une façon exigeante et déjà radoteuse la ville où l'on a été jeune⁵⁰.

Limoges, qui n'est ni la ville de naissance ni celle de l'enfance et qui, les vestiges de son passé mis à part, n'avait pas de grands atouts dans son jeu pour séduire le corrézien Margerit, a su pourtant émouvoir son cœur et stimuler son imaginaire. Il fallait bien que ce fût le cas sinon comment expliquer qu'il ait eu l'audace de faire de cette ville si souvent brocardée – et pas seulement pour le *limogeage* – un espace romanesque où la Littérature ne rougirait pas de poser un pied plus souvent accoutumé à fouler de plus prestigieux territoires de fiction ?

Et le Limousin ? Quel traitement ? Quelle image ?

Précisons tout d'abord qu'en dépit du caractère assez artificiel de la distinction Limoges/Limousin, celle-ci nous a paru s'imposer tant le partage est net dans l'œuvre de Robert Margerit entre les fictions inscrites dans un univers résolument urbain et celles qui ont pour cadre ce qu'il est convenu d'appeler « la campagne »⁵¹. Avec comme ligne de partage principale la prégnance, dans le second cas, de l'environnement naturel et l'exploitation littéraire qui en est faite.

50. Dans son journal intime, à la date du 29 juillet 1942, Robert Margerit écrivait : « Depuis le 25 juin, écrit 250 pages de Lazare intitulé maintenant *Le Vin de vendangeurs*. Période troublée, à la fois heureuse (quand j'écris) et pénible. Regret de la jeunesse et des amours passées ».

Cf. aussi ce qu'il confiait en octobre 1963 au *Populaire du Centre* : « Dire que je ne regrette pas la place de La République de nos vingt ans, à mes amis et à moi, serait inexact. Mais ce sont, plus exactement, nos vingt ans que je regrette ».

51. Ce qui n'exclut pas quelques écarts : il arrive ainsi que l'on quitte la ville pour se rendre aux champs et réciproquement. Cela est même vrai du *Vin des vendangeurs* comme nous le verrons un peu plus loin.

Disons-le dès maintenant: tel qu'il nous apparaît dans son œuvre, le Limousin de Robert Margerit est très largement conforme à l'original tant dans sa géographie physique que dans sa réalité humaine et culturelle, bien que certains aspects soient absents ou occultés. En effet, si l'on considère ses romans les plus «limousins», on constate d'après la toponymie que la Haute-Vienne – et notamment la périphérie de Limoges – se taillent la part du lion alors que la Creuse et la Corrèze sont à la portion congrue: absence quasi totale du Plateau de Millevaches et du bassin de Brive! Idem pour les nouvelles. Cela dit, l'image qu'il en donne, faite de choses vues, d'imprégnation, de savoirs culturels et d'une quintessence d'impressions, est suffisamment synthétique pour que tout bon Limousin y reconnaisse son «pays» tant sur le plan des paysages que du climat ou encore des modes de vie et mœurs paysannes.

Si, comme le répètent à l'envi les géographes et les guides touristiques, le Limousin est «le pays de l'arbre et de l'eau», c'est bien de cela qu'il est question dans l'œuvre de Robert Margerit. Une présence obsédante de l'eau, qu'elle soit source, ruisseau, rivière ou étang⁵² et une profusion d'arbres quelquefois isolés mais le plus souvent organisés en «bois», «taillis» et forêts sauvages, inquiétantes et sensuelles. À juste titre, les essences les plus fréquemment citées sont le chêne, le châtaignier, le hêtre et le bouleau à l'ombre desquels se rencontrent bien sûr la fougère, le champignon et la bruyère, ces ingrédients emblématiques des sous-bois limousins. Sous-bois dans lesquels, à l'occasion, les personnages de Robert Margerit, ne dédaignent pas d'aller faire un petit tour pour se promener tout simplement ou pour goûter aussi aux bonheurs simples du ramassage des châtaignes et de la cueillette des champignons⁵³:

52. Quelque 8000 étangs en Limousin!

53. Cf. *Le Vin des vendangeurs* (Colbert, p. 237, 238); voir aussi *Mont-Dragon* (Colbert, p. 366) et les nouvelles «Vacances» et «Le mariage de Cendrille» in *Le Cabriolet volant* (Éfip - Amis de Robert Margerit).

Georges ralentit, prit un chemin creusé en tunnel sous une voûte de châtaigniers. Ils montèrent dans une ombre presque froide où parfois on percevait des poches d'odeur : un parfum de mousse et de champignons. La voiture s'élevait doucement, presque sans bruit. À droite, grimpait un talus ; de la terre rouge s'éboulait entre les racines des bruyères ; de grands trous d'ombre, indéfiniment étirés en profondeur entre les branches basses et les rejets des châtaigniers, grisait les jeunes gens de l'idée de la solitude et du mystère. À gauche, dans l'ardeur du soleil, des étangs brillaient à travers les touffes foisonnantes des joncs et des iris...

– Une châtaigneraie, déclara Mora, est un des lieux les plus romanesques de ce monde.

Sensible aux charmes de la végétation et à toutes les richesses aquatiques de sa région⁵⁴, Robert Margerit est aussi très sensible à son climat. Rythmés par la succession des saisons, ses romans⁵⁵ manifestent une très juste appréhension des phénomènes météorologiques. C'est ainsi qu'il rend compte avec beaucoup de finesse des irrégularités et de la rudesse légendaire du climat limousin. Mais il sait en dire aussi les divines surprises et particulièrement la beauté alanguie des automnes comme, entre bien d'autres, dans ce court extrait de *Mont-Dragon*⁵⁶ :

«Septembre, avec ses bleus pâles et ses verdure allégées, amenait les jours les plus agréables de l'année. Un calme presque miraculeux au milieu de cette nature sauvage, et plus précieux d'être essentiellement fugace, régnait sur le vallon, comme un soudain silence survient parfois dans une société bruyante et fait dire qu'un ange passe. Un ange semblait en effet passer sur Mont-Dragon dans le bleu doré des soirs. (p. 202)

54. Nombreuses sont les scènes de baignade dans l'œuvre de Robert Margerit. Lui-même, grand amateur de la natation, y a pris goût pendant son adolescence à Brive en se baignant dans la « Corrèze ».

55. Et pas seulement ceux qui s'inscrivent dans un cadre limousin, il est vrai.

56. Il faut souligner que dans ce roman l'environnement végétal et les phénomènes météorologiques ont une influence décisive sur ce qui se joue entre les personnages.

Dans ce pays traditionnellement pauvre et qui a connu un fort exode rural depuis la fin du XIX^e siècle, si la nature est omniprésente, l'homme se fait plutôt rare. Dispersés dans de multiples hameaux, les paysans qu'a pu connaître Robert Margerit pratiquent encore une agriculture de subsistance, et sur des terres le plus souvent ingrates tirent de l'élevage du mouton ou des bovins un indispensable complément de revenus. S'il n'en fait jamais des personnages de premier plan⁵⁷, ils ont quand même leur place dans ces deux romans emblématiques de la ruralité limousine que sont *Mont-Dragon* et *La Terre aux loups*. Mais comme ils sont au service de gros propriétaires terriens chez lesquels ils sont logés, excepté certaines caractéristiques de comportement et de langage, l'image qui nous en est donnée n'est pas la plus représentative. Plus intéressante de ce point de vue est celle qu'en offrent, comme en bonus, quelques pages du *Vin des vendangeurs*. En effet, par l'entremise de Philippe Mora un temps épris d'une jolie fleur des champs, le lecteur est amené à découvrir l'univers très rustique des parents de la belle. Amoureux certes, le futur écrivain n'en est pas moins intéressé car s'il se rend à Meuzac c'est aussi par curiosité et pour faire provision d'histoires⁵⁸ que doit lui raconter la grand-mère.

Malgré sa curiosité de connaître un milieu nouveau, Philippe se leva à regret...

Ils débouchaient devant un pâtre de constructions brunes, basses, difformes, aux toits de tuiles couverts d'un pelage de lichens, groupées à hue et à dia autour d'une cour irrégulièrement pavée de gros cailloux entre lesquels sinaient des lacs de purin.

57. Contrairement à son ami Georges-Emmanuel Clancier ! Cf *Le Pain noir*.

58. Dont Robert Margerit nous livre en ces termes la destination: «Philippe découvre à cette source vivante les plus poétiques et pittoresques croyances du folklore local, dont il fit des nouvelles qui enchantèrent M. Ballureau».

Un relent de fumier, mêlé à une odeur de fumée et de lait sùri, flottait dans la salle sombre où les parents de Jeanine attendaient leur visiteur. C'était à la fois la cuisine, la salle à manger, l'atelier, et une chambre... (p. 284-285, Colbert)

Une fois les présentations faites, on sert à Philippe une «flaugnarde»⁵⁹ et du «cidre pétillant, brun, sucré comme du champagne». Puis la grand-mère se met à parler des «eschantis», du «drac» et des «lébérois»⁶⁰, «toutes ces créatures mythiques qui répondaient aux besoins romanesques de l'âme populaire». Enfin, avant son départ, Philippe est convié par le père à visiter les étables:

Une touffeur l'accueillit à leur porte, suffocante d'abord, puis il s'y accoutuma pendant qu'il suivait son hôte le long des barges chargées de foin, sous lesquelles les bêtes secouaient leurs chaînes. Le paysan posait sur les croupes une puissante main dure comme un outil, saisissait une corne. Philippe avait plaisir à l'entendre parler de son cheptel, lentement, en roulant entre sa langue et ses dents la saveur des mots et des choses qu'il nommait.

Nous ne sommes pas loin du reportage dans ce hors-d'œuvre champêtre où se perçoit, derrière l'invention propre au romancier, la pratique du journalisme d'enquête. Bien que cela soit assez rare, Robert Margerit se laisse donc aller parfois, quand son sujet l'y autorise, à de petites parenthèses ethnographiques, auxquelles, à l'évidence, il prend un très vif plaisir. Un des exemples les plus typiques nous en est fourni, dans *Mont-Dragon*, par la description de la maison de la Crancette, la jeteuse de sorts:

Gaston frappa à la porte... la porte s'ouvrit en grinçant. La salle, pleine d'ombre aux encoignures, était vide; elle ne livrait aux yeux que le mobilier classique des fermes

59. Pâtisserie locale à base de pâte à crêpe et de pommes.

60. Appellations locales des «âmes des enfants morts sans baptême», du diable et des loups-garous.

limousines: la longue table massive sur laquelle on fait la cuisine, on découpe le cochon tué, on égrène le maïs, on épluche les châtaignes avant de les «blanchir», on trie les haricots, et l'on mange. Autour: des bancs; au-dessus, suspendues au plafond de voliges enfumées: les planches à pains; un vieux pétrin dans un coin, un bahut; sous l'escalier menant au grenier: le lit de noyer avec un gros édredon rouge; en face, à l'autre bout de la longue pièce: la hotte de la cheminée dans laquelle fumait le feu sous une marmite pendue à la crémaillère. (p. 282, 283)

Et comme la Crancette est une jeteuse de sorts — à laquelle Gaston fait appel pour se débarrasser du diabolique Dormond qui ne cesse de l'humilier — Robert Margerit nous donne en prime d'assister à une scène de sorcellerie comme il s'en pratiquait sans doute encore couramment dans les campagnes limousines il n'y a pas si longtemps. En voici le début pour donner une idée de la précision documentaire avec laquelle l'écrivain détaille l'exposé d'un cérémonial rituel qui court sur deux pleines pages de l'édition Colbert:

La Crancette se signa et, joignant les mains, récita en français:

«Que ce sang ne retombe pas sur ma tête. Je suis pure, je suis pure. On se sert de moi contre mon gré».

Elle fit encore le signe de la croix, puis elle prit le cœur du mouton et le lava. Elle alla chercher dans le bahut une caissette dont elle tira quatre de ces silex que les campagnards appellent des «pierres de foudre» et qui sont tout simplement des haches néolithiques. Elle les installa devant le foyer, plaça le cœur dessus et s'agenouilla devant. Elle sortit de la caissette un couteau à lame fine et affilée, qu'elle saisit par le manche entre ses deux mains pour le tendre vers le feu en récitant des conjurations. Elle prit encore dans la caisse une boîte pleine de poudre de

pied-de-loup, c'est-à-dire de lycopode, récoltée en temps de sabbat, et en jeta une pincée sur les tisons... (p. 285)

Beaucoup plus innocente est la pratique de la pêche à la ligne dont on tenait à faire mention aussi pour une double raison. D'une part parce que Robert Margerit nous dit en avoir tiré de grandes satisfactions du temps de sa jeunesse corrézienne et, d'autre part, parce que la profusion de ruisseaux et rivières y invitait, c'est une activité qui faisait intimement partie de la culture populaire limousine⁶¹. Bien que cela reste de l'ordre du détail, avec toutefois cinq ou six évocations dans l'ensemble des romans régionaux de Robert Margerit⁶², nous y voyons un caractère limousin de son œuvre assez significatif pour être signalé.

Enfin, particularisme encore très vivace dans les vingt années d'après-guerre, le parler régional, si représentatif d'un terroir, y a sa place. À petite dose toutefois, juste semble-t-il pour donner la couleur locale et participer au renforcement du dispositif d'illusion réaliste. Car Robert Margerit n'a rien d'un folkloriste ni encore moins d'un farouche partisan de la langue occitane.

Mais pour qui veut toucher un large public – et c'était bien l'ambition de Robert Margerit, par ailleurs grand adepte du classicisme en littérature et fervent défenseur de la langue française – il convient d'écrire dans la langue du plus grand nombre ! C'est bien le parti qui fut le sien comme en atteste le petit nombre d'occurrences de mots ou expressions en langue limousine⁶³. Ainsi, sur les quelque cinq cents pages de *La Terre aux loups* en édition Phébus ne figurent que les quatre formules suivantes :

61. Comme en bien d'autres régions de France il est vrai !

62. Soit *La Révolution* (tome 1), *Mont-Dragon* et *Le Vin des vendangeurs*.

63. Langue parlée autrefois (et jusqu'à nos jours dans les campagnes) dans ce qui correspond aujourd'hui aux départements de la Corrèze, de la Creuse, de la Haute-Vienne, et dans le nord de la Dordogne (Thiviers, Nontron). Avec des variantes essentiellement phonétiques sur son aire d'extension.

- lou piti mousur* (p. 168) (le petit monsieur)
Qué be plo un mousur Mauber (p. 303) (C'est vraiment un monsieur Mauber)
 – *Qué sei?* (Qui est-ce?)
 – *Qué nostrei mousur* (p. 484) (C'est notre maître)

dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne brillent pas par leur variété. On compte également quatre mots : *villau*, *barrou*, *coudert*, *commis* dans la nouvelle intitulée *La Nuit du 12*⁶⁴ dont l'action – une enquête policière suivie par un journaliste – se déroule en milieu rural. Comme nous l'avions déjà constaté avec la maison de la Crancette, dans cette nouvelle, Robert Margerit s'attarde assez longuement sur des descriptions dont le propos frise encore l'intention ethnologique⁶⁵. Pas étonnant donc s'il glisse quelques mots du langage local dont deux d'entre eux sont même explicités ou traduits dans le fil du texte :

- Au fait, Firbeix, comment Georges Royer a-t-il été tué ?
- À coups de barrou su' la tête.

Un barrou, c'est n'importe quel gros bâton.

Traversant la vigne, monsieur Royer avait vu son beau-frère – qui lui servait de domestique, de « commis », comme on dit dans la région, et qu'il payait au mois – en train de piocher dans le talus.

Mais si quelques termes de-ci de-là disséminés font un peu pièce rapportée, on se doit de dire que Robert Margerit a su beaucoup plus subtilement faire usage de la problématique linguistique dans *Mont-Dragon*. En effet, pour Gaston le « commis » des Boismênil, le recours à sa langue maternelle limousine est un moyen pour lui d'entrer en résistance contre l'écuyer Dormond (ce « villau⁶⁶ ») qui

64. À consulter dans *Le Cabriolet volant* et autres nouvelles (Éfip-Isle).

65. Exemple : « Avec ses toits d'ardoises rondes et ses parpaings bruns l'ensemble avait l'aspect caractéristique des manses rustauds tant bien que mal fortifiés pendant les troubles de la Ligue et que l'on appelle naïvement des châteaux. Ils ne furent jamais habités que par des paysans... ».

66. Villau : habitant de la ville. Terme apparemment neutre mais qui prend une nuance nettement péjorative quand on le resitue dans son contexte d'affrontement culturel des gens de la campagne avec ceux de la ville.

est, professionnellement et socialement, son supérieur hiérarchique. Que l'on se rassure, Robert Margerit n'en use encore là qu'avec beaucoup de mesure! Il est néanmoins un passage du roman assez largement développé où, avec pertinence, la question même de l'usage du « patois » et de l'identité culturelle qu'il représente est posée. Ceci à l'occasion d'une conversation animée entre Gaston et sa nièce, petite bonne délurée qui, tournant le dos à ses ancêtres paysans, s'est allée encanailler dans les villes (Paris, Londres, Madrid...):

– Dis-donc, fit-il sans se tourner vers sa nièce, à laquelle il s'adressait. Dis-donc: tu étais avec le Dormond, harsoir!

– *Harsoir?* quand c'est-il ça?

– Oui, oui, *parlo bé*, ma fille. Langue dorée. Mais il n'y a pas si longtemps que tu causais le patois comme tes père et mère. Tu m'entends bien.

– Tu m'excuseras, oncle; j'ai oublié depuis. Enfin si harsoir ça veut dire: avant-hier soir, hé bien c'est exact. Avant-hier soir, j'étais dans la cour avec M. Dormond.

– Harsoir, c'est hier soir. Le jour n'y fait rien; hier soir ou avant-hier, ce n'est pas ce qui compte...

– Tu nous embêtes, vieux *lébérou* (loup-garou), dit Maria. Elle a bien droit de causer à qui elle veut, cette gamine: elle est sortie de nourrice.

– *Bélou-bé* (Peut-être bien). C'est pas une raison pour qu'elle aille se faire avec un villau qui l'épousera pas.

Les italiques et traductions (sauf celle de *parlo bé*: tu parles bien, donnée en note de bas de page du roman) sont dans le texte de Robert Margerit de même que cette explication fournie à la suite de la dernière réplique:

En langage limousin, *se faire avec* signifie fleureter ou encore courir, au sens péjoratif. On dit d'une coureuse qu'elle se fait avec les hommes.

Comme Gaston, l'écrivain semble confondre le patois et des mots ou expressions de français peu canoniques qui en sont dérivées, c'est-à-dire du patois francisé. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'instar de ce qui se passait dans bien d'autres régions, le français parlé était largement contaminé par le substrat occitan, et qu'avec ces incertitudes terminologiques même Robert Margerit rend compte d'une réalité linguistique très concrète.

Après ce recensement, non exhaustif sans doute, de ce qui nous est apparu comme autant d'éléments ou d'indices de limousinété⁶⁷ dans son œuvre, nous aimerions revenir sur ce qui nous paraît faire la spécificité du Limousin de Robert Margerit.

Et tout d'abord sur certaines impasses, comme par exemple les travaux des champs ou des bois qui ne sont pas davantage évoqués que les activités commerciales et industrielles à propos de Limoges. La raison principale en est évidemment le choix fait par l'écrivain de recruter ses personnages de premier plan dans l'aristocratie (*Mont-Dragon*, *La Terre aux loups*) ou la grande et moyenne bourgeoisie⁶⁸ (*Le Vin des vendangeurs*, *La Révolution*⁶⁹). On nous montre donc rarement des gens engagés dans le monde du travail : les uns parce qu'ils vivent de leurs rentes, les autres, le petit peuple, parce qu'ils sont absents. Quant à la domesticité, occupée qu'elle est par le service des maîtres, elle n'exerce pas les activités ordinaires de la paysannerie : agriculture, élevage, bûcheronnage... Gaston, par exemple, un peu homme à tout faire du château est essentiellement dédié au soin des chevaux de selle que l'on élève et dresse à *Mont-Dragon*. Signalons au passage

67. Qu'on nous pardonne ce peu élégant néologisme!

68. Par fantasme personnel sans doute mais aussi pour tout le potentiel romanesque que supposent ces milieux. Robert Margerit était visiblement fasciné par « la vie de château »!

69. Encore que Bernard — l'un des héros fictifs du roman — travaille dans la mercerie-bonneterie! Mais *La Révolution* est un ensemble romanesque très à part.

que seul le cheval, animal noble par excellence, semble avoir droit de cité dans les fictions de Robert Margerit. Autrement dit, si l'image qu'il nous donne du Limousin, bien que très juste dans ce qui nous en est présenté, est en même temps très partielle, c'est parce qu'elle est en parfaite cohérence avec les valeurs, le projet romanesque et la sensibilité esthétique de l'écrivain qui l'amènent à faire, comme tout bon romancier, des choix dans ce que lui propose le réel environnant.

En revanche, la Nature est éminemment présente et magistralement évoquée. Ce qui n'avait d'ailleurs pas échappé à Julien Gracq qui lui en fit compliment dans une lettre en date du 9 novembre 1951: «J'ai oublié de vous dire que j'avais traversé cet été le Limousin de Brive à Bellac: il me semble que vous avez réussi merveilleusement à peindre ce paysage». Dans cette réussite, l'œil et le talent du peintre sont pour beaucoup assurément mais, n'en doutons pas, quelque chose aussi de plus impérieux qui est de l'ordre de l'affectif profond. À preuve, cette confiance⁷⁰ faite à Gabriel d'Aubarède en 1964:

C'est le paysage limousin qui a eu une influence sur moi. Une influence considérable et dont je reste encore pénétré. Ce mélange d'eau et de végétation luxuriante, surtout dans la région de Brive, ma ville natale, tout entourée de verdure. Vous savez comme la Corrèze est belle... Ces éléments se retrouvent dans mes romans. L'eau, la verdure, la sensualité de la nature...

Confidence où l'on retrouve encore l'influence déterminante de l'enfance et de l'adolescence dans la formation d'un imaginaire qui conditionne et oriente ensuite notre perception de la réalité. Ainsi, tout limousin qu'il soit le Limousin de Robert Margerit est surtout margeritien; et les

70. In «Livres de France». En 1968, Robert Margerit tient à peu de choses près le même discours avec René Morichon dans une interview pour *Corrèze Magazine*.

paysages qu'il dépeint davantage des paysages intérieurs que des paysages observés, mais plus vrais peut-être par cette quintessence de réalité que grâce à la magie de l'écriture ils nous livrent.

On est même frappé de constater la récurrence, dans ses romans limousins, d'un même type de paysage inaugural⁷¹ comme cadre de récits bien différents. En l'occurrence : un vallon cerné presque de toutes parts de forêts sauvages et oppressantes, avec néanmoins une échappée sur un horizon plus lointain ; à flanc de colline, un château ; en-dessous une cuvette avec des prairies et des landes ; et dans le fond de cette cuvette, un ruisseau. Il n'est pas même jusqu'au Château des Bois-Noirs dont l'action, censée se dérouler près de Thiers, qui ne s'inscrive dans un environnement naturel similaire, à quelques adaptations auvergnates près (altitude, étagement de la végétation, essences)⁷².

Illustration :

Le conducteur serra la « mécanique ». Il retint sa bête : on débouchait brusquement, comme en planant sur des profondeurs déjà obscures, au bord d'une cuvette verdoyante, un peu allongée, vers laquelle les futaies et les couverts convergeaient de toute part. En descendant les versants ils s'éclaircissaient, faisaient place à des buissons, à une prairie grasse, à des joncs. Des vergnes en boules encadraient un ruisseau. Ce ruisseau... traverse en longueur tout le vallon de Mont-Dragon avant d'aller se jeter dans le lac artificiel ... du Taurion. L'endroit de leur rencontre... forme le seul côté de Mont-Dragon qui

71. Dans *La Terre aux loups*, la partie proprement limousine de l'histoire ne débute qu'à la page 165 de l'édition Phébus.

72. On pourrait y ajouter aussi *Le Dieu nu*, roman urbain certes mais avec quelques échappées dans la campagne environnante où l'évocation du Bordelais prend curieusement des airs et des couleurs de Limousin. Ainsi, le héros qui se rend chez son aimée coupe à travers une forêt, et sur son cheval escalade « les pentes moussues » de « châtaigneraies », plonge « dans l'épaisseur des fougères » et s'enfonce dans des « halliers au parfum d'humus ». Sans oublier la descente dans un « vallon enfoui », la traversée d'un ruisseau et « l'assaut de la colline » !

ne soit pas limité par des collines abruptes. Partout ailleurs leurs flancs boisés arrêtent la vue au nord, à l'est, à l'ouest. (*Mont-Dragon* p. 14, Colbert)

Un escalier de trois marches donnait accès à une partie en contrebas [du château]... Là, Violette fut à son tour éblouie. Sous la murette où elle s'appuyait des deux mains, s'étendait une pente de châtaigneraies, de pâturages et de landes descendant jusqu'à une mince rivière sinueuse. Au-delà, des bois remontaient, masquant la vue. Mais à droite et à gauche, à droite surtout, ils s'écartaient sur une immense ouverture, un océan d'espace et de lumière, de moutonnements étagés, verts puis bleus, mauves et qui finissaient par se confondre avec le ciel. (*La Terre aux loups* p. 169, Phébus)

Au bas de la lande en pente douce qui s'étendait entre les bois et la Vernière, le « château » se dressait... Façade et terrasse, au moment de leur création, donnaient sur une prairie en pente au fond de laquelle coulait le torrentueux Airain. (*Le Château des Bois-Noirs* p.39)

...Quand on déboucha sur la route (à la sortie de l'allée du château), Hélène fut une fois de plus suffoquée, mais cette fois par la pureté, la splendeur du paysage déroulé sous ses yeux jusqu'au plus lointain horizon : une mer immobile, une immensité verdissante et bleue, avec des traits plus pâles de pastel dans les creux où s'effiloçaient des brumes vaporeuses. (*Idem* p. 47)

Étonnantes ressemblances donc, comme si l'écrivain portait en lui la maquette imaginaire d'un lieu conforme à son rêve de Limousin et parfaitement adaptée à la mise en scène des drames qu'il nous propose dans ses romans. Redisons-le, chez Robert Margerit, le paysage est vraiment cosa mentale. Et si ses évocations de Nature nous séduisent autant, c'est justement parce qu'elles ne sont pas de simples descriptions de l'observé mais bien plutôt quelque

chose d'aussi personnel et artistiquement travaillé qu'une toile de maître. On a en effet très souvent l'impression que le peintre qu'il a failli être rattrape l'écrivain et s'empare de sa plume pour dessiner avec une intensité à la fois poétique et jubilatoire la réalité de son moi le plus intime⁷³. Gageons alors qu'il eût certainement fait siens ces propos de Baudelaire, son poète préféré: «Si tel assemblage d'arbres, de montagnes, d'eaux et de maisons que nous appelons un paysage est beau, ce n'est pas par lui-même mais par moi, par ma grâce propre, par l'idée ou le sentiment que j'y attache». Car c'est bien cela que l'on perçoit dans sa façon si personnelle de célébrer le Limousin, et dans son attendrissement mêlé d'appréhension devant le fascinant spectacle d'une Nature familière et accueillante mais en même temps si superbement indifférente. Il n'est besoin que de le relire pour s'en persuader, même si c'est par personnage interposé qu'il en fait confiance⁷⁴ comme dans ce passage de *La Terre aux loups*:

Beau, oui certes! Admirable, ce moutonnement de collines et de forêts allant se perdre à l'infini dans le poudroïement du ciel. Beau mais terrible par son immobilité... Et, parmi toute cette cette stabilité, on se sentait affreusement peu durable, passager, étranger, au milieu de l'indifférence des choses.(*La Terre aux loups* p. 241, Phébus)

Trop pudique peut-être pour faire part directement de ses sentiments, y compris dans son journal intime, Robert Margerit recourt fréquemment, comme ici, à l'artifice du porte-parole (personnage ou narrateur) pour dire ce qu'il a dans le cœur. Pour le savoir, c'est donc son œuvre romanesque qu'il convient d'interroger, encore qu'il lui arrive aussi parfois de livrer beaucoup de lui-même en

⁷³. C'est également le cas lorsqu'il nous parle des femmes.

⁷⁴. Et d'une manière si récurrente dans ses romans que l'on ne peut qu'y voir l'expression d'une constante forte de sa vision du monde.

parlant des autres dans ses textes de critique. Ne pourrait-on pas, en effet, voir comme une manière d'autoportrait en creux dans ce qu'il disait dans *Le Populaire du Centre* vers 1958-1959 d'une consœur limousine dont, selon lui, la peinture

... veut, consciemment et par l'exigence naturelle d'un tempérament, exprimer un sentiment essentiel pour l'artiste: son amour de la nature, particulièrement de la nature limousine. Elle a, c'est manifeste, la passion de cette campagne, de ses formes, de ses tonalités, de son atmosphère: passion si forte qu'elle s'élève dans son expression à une sorte de panthéisme. Êtres, objets, meubles, maisons, intérieurs: tout ce qui est humain devient, dans ces tableaux, émanation de la nature, et s'intègre à elle, à ses arbres, à ses vallons, à ses ciels, dans le jeu des couleurs, des touches et des arabesques.

Ainsi Madé Gourdon, peintre lyrique, recrée un monde; mais nous y reconnaissons bien le nôtre, avec ses eaux, ses frondaisons, ses collines bleues et ses horizons de velours.

Épilogue

Sur le point d'en terminer avec cette longue promenade dans l'univers limousin de Robert Margerit, on ne peut manquer de soulever la question du « régionalisme ». La moitié presque d'une œuvre romanesque inscrite dans le terroir natal, une Histoire de Limoges, la collaboration à des revues littéraires locales⁷⁵, le journalisme... pourraient bien faire de l'écrivain un bon candidat au titre – pas toujours envié – de romancier régionaliste. Le gratifier de cette épithète, c'est d'ailleurs ce que n'hésite pas à faire Pierre-Robert Leclerc⁷⁶ lorsqu'il écrit, en 1998, dans un article consacré aux romanciers du terroir: « De Restif à

75. Notamment « La vie limousine ».

76. À *l'enseigne du terroir* (1998) – Article publié dans *Le Monde* – Dossiers et documents littéraires.

Robert Margerit, dont *La Terre aux loups*, pur roman du terroir, répond aux définitions de Mauriac en évoquant la lutte du Bien et du Mal, le roman régionaliste, ce peut être aussi la psychologie des personnages et leurs moeurs spécifiques, la satire d'un modernisme mal contrôlé, un témoignage historique complémentaire aux œuvres de savants historiens ». Dont acte, sachant que la notion est suffisamment floue pour justifier des interprétations très diverses. Néanmoins, en référence aux travaux d'Anne-Marie Thiesse⁷⁷, qui a eu le mérite d'apporter une grande rigueur scientifique dans l'analyse de cette question, nous nous croyons sérieusement autorisé à récuser cette qualification de « régionaliste » appliquée à Robert Margerit. Et d'abord parce qu'en dépit d'une forte présence du Limousin et de Limoges dans son œuvre, d'autres régions, d'autres villes, dont Paris, ont servi de cadre à nombre de ses romans et nouvelles. Mais également parce que même ses romans les plus limousins s'écartent notablement des canons affirmés de la littérature régionaliste. En effet, d'une part, ce ne sont pas les rares parenthèses ethnographiques que l'on y rencontre, non plus que quelques concessions à la parlure locale, qui font de lui un régionaliste à tout crin ! D'autre part, on n'y observe jamais l'opposition — classique dans cette littérature — entre la ville, synonyme de modernité mais aussi de toutes les perversions, et une campagne préservée qui serait le refuge des saines traditions et des bonnes vieilles valeurs morales. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà signalé, les personnages principaux des histoires de Robert Margerit ne sont jamais des paysans

77. In *Écrire la France, Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*. PUF 1991 Anne-Marie Thiesse, chercheur au CNRS écrit : « Qu'est-ce, en somme, qu'un écrivain régionaliste ? La diversité des itinéraires montre bien que la réponse ne peut être apportée par une définition de type générique, déterminée par quelques critères intemporels. C'est au contraire le résultat d'ajustements complexes, en une période donnée, entre un écrivain, son image sociale et la réception de son œuvre ».

et, pas plus qu'il n'y a chez lui de militantisme ethnopolitique n'y observe-t-on la mise en scène et l'exaltation – sincère ou démagogique chez bien des auteurs dits régionalistes – du petit peuple laborieux des campagnes de France. Loin de lui donc, et bien qu'il soit d'ascendance occitane, l'idée d'utiliser sa plume romanesque au service d'une intention revendicatrice quelle qu'elle soit. Enfin, si comme le note très justement A.-M. Thiesse, le roman d'analyse psychologique est plutôt le fait d'écrivains issus de familles parisiennes aisées qui ont « une longue habitude des subtilités de la conversation cultivée », l'auteur du *Dieu nu* ou de *La Malaquaise*, parisien à mi-temps pendant près de vingt-cinq ans⁷⁸ et grand amateur de raffinements psychologiques, nous semble se situer là encore largement en marge des productions régionalistes fort peu ouvertes à ce type de roman.

Mais peut-être devrait-on, en dernier ressort, lui demander son avis ? Il est bien tard pour le faire, hélas, mais nous avons la chance de posséder un article⁷⁹, en date du 24 février 1942, dans lequel il nous livre sa pensée sur ce sujet. L'on y apprend notamment qu'il n'a aucune estime pour la littérature régionaliste du moment⁸⁰ et qu'il la juge médiocre et produite par des « plumitifs » sans talents « qui salissent du papier et se décorent pompeusement du titre d'écrivains »⁸¹. Il propose même que

78. Et même pendant plus de quinze années membre de diverses commissions à la Société Des Gens de Lettres, dont il fut vice-président de 1960 à 1965.

79. « Régionalisme et provincialisme », in *Le Populaire du Centre* (24 février 1942).

80. On sait l'usage que le régime de Vichy a su faire de l'idéologie régionaliste. La littérature du même nom semble avoir de la peine à s'en relever. Ceci expliquant cela, on comprend mieux certains des anathèmes prononcés par Robert Margerit. (Voir à ce sujet l'ouvrage d'A.M. Thiesse p.261 à285)

81. Cf aussi ce qu'il écrivait en septembre 1941 dans son journal intime : « Je suis gêné par le fait que je n'ai aucune confiance dans le régionalisme. J'ai écrit, cette semaine, un article, pour dire ce qu'il a été depuis 20 ans, et ce qu'il devrait être. Mais les commerçants, les fonctionnaires et les retraités que B... a réunis pour fonder une revue sont trop bornés, à trop courtes vues, à trop médiocres ambitions, pour se soucier d'autre chose que de faire imprimer n'importe où et n'importe comment leur prose, et de la faire lire à leurs amis ».

l'on abandonne le terme de régionalisme qui, selon lui, «est bien plutôt l'affaire du folklore et des dialectes régionaux que de la littérature». En revanche, il ne rejette pas systématiquement la littérature ancrée dans le terroir et, se réclamant entre autres de Balzac, il plaide même pour une littérature «provinciale» de qualité, écrite par de vrais grands écrivains. Et de conclure: «De même qu'avant-guerre, il ne suffisait pas de vivre à Paris pour avoir du talent, de même aujourd'hui il ne suffit pas de vivre en province pour être un grand écrivain».

On l'aura compris, s'il est de fait que coexistent en France une littérature «centralisée» et une littérature «provinciale», il n'en est pour Robert Margerit qu'une seule digne de ce nom: celle dont les auteurs ont pour noms Stendhal, Balzac, Flaubert, Proust, Mauriac ou Giono et qu'en serviteur dévoué et exigeant il n'eut de cesse de promouvoir et honorer.